

Jacques DEMAUDE

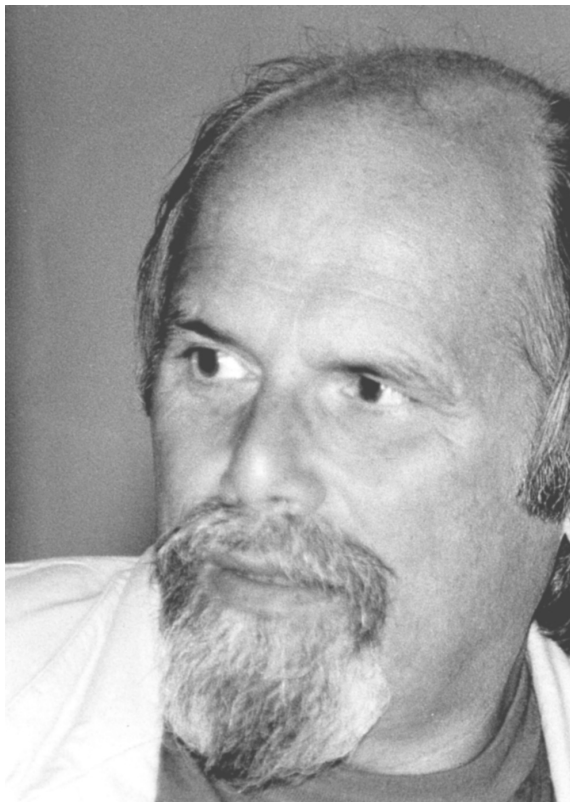


Photo : J.-L. Geoffroy

Par Éric BROGNIET

2000

Service du Livre Luxembourgeois

Jacques Demaude a créé et crée encore une œuvre bien personnelle en dehors de tout cénacle littéraire; celle-ci est enrichie de sa remarquable connaissance des *Écritures saintes* et de la poésie expressionniste allemande. Proche de toute œuvre qui manifeste une inquiétude et une recherche spirituelle comme un engagement humain vers plus de justice sociale, l'œuvre de Jacques Demaude, illustrée par quelques artistes de talent, comme Louis Collet, ou sa propre compagne, Jeanne-Marie Zele, développe un questionnement à la fois moderne et intemporel sur les rapports que l'âme humaine entretient avec son destin, son Créateur et ses semblables. Érudit, il met son talent de traducteur et d'exégète au service de la poésie : les Anglo-saxons, Gryphius, Trakl, Stadler, Hölderlin, Heym, Ausländer, Bobrowski, Ingeborg Bachman, Nietzsche et bien d'autres ont été traduits, présentés par lui sous un éclairage original. Éduqué dans la lecture des *Psaumes*, dans la pratique de l'Église

protestante, mais engagé aussi dans le journalisme de combat et la mouvance communiste et pacifiste, Jacques Demaude n'a jamais séparé l'exercice de la poésie de la vie ni celle-ci d'une recherche constante de justesse et de justice.

Biographie

Né à Quaregnon (Borinage), le 22 avril 1937, Jacques Demaude est éduqué dans une famille imprégnée de littérature biblique. Sa mère, qui n'eut pas le loisir d'exercer son métier, était institutrice de formation. Son père, employé dans les mines, professait un calvinisme éclairé où la lecture des Psaumes tenait une place d'importance. Marquée par la guerre, la résistance à l'occupant, les privations, la maladie incurable de son frère aîné et une cécité complète évitée de justesse, l'enfance du poète fut aussi consolidée par le message d'espérance du prophète Isaïe. Sous l'autorité de sa mère et du pasteur Vernier, il trouva joie et confiance dans l'étude des Écritures. Le salut par la foi agissante, l'amour de Dieu et du prochain, mais aussi la Justice et les grands problèmes de ce monde devinrent bien vite pour lui des sujets de réflexion de première importance. Sa mère l'initia aussi à la langue allemande, dont elle lui inculqua les premiers rudiments, avant de le sensibiliser aux poésies luthérienne et huguenote des XVIème et XVIIème siècles.

Il fit des études parfois aisées, parfois tumultueuses, à Quaregnon d'abord, aux athénées de Mons et de Dour, ensuite. Durant cette période, il noua des liens d'amitié durable avec quelques-uns de ses professeurs, et notamment avec le poète Franz Moreau. À l'âge de seize ans, il découvre la vocation sociale de l'Église, la philosophie, les sciences économiques, l'histoire de l'art. Il s'inscrit à l'Institut d'Études Sociales de Mons, où les programmes enseignés lui semblent vite consternants. À cette époque, il commence à écrire ses premiers poèmes et rencontre, sur un chantier du service civil international, André Canonne, qui deviendra l'un des grands bibliothécaires belges, directeur du Centre de Lecture Publique de la Communauté française et l'un des fondateurs de l'actuelle revue *Lectures*. Leur amitié ne s'est jamais démentie, jusqu'à la disparition d'André Canonne en 1990, et ils partagèrent la même passion pour la musique, et les poésies française, allemande ou scandinave.

Conseillé par le pasteur Jean-Marc Chappuis, Jacques Demaude entre, après une formation complémentaire en grec, comme auditeur à la Faculté de Théologie protestante de Paris.

En 1956, des problèmes humains l'obligent à rentrer à Quaregnon pour soutenir sa mère au chevet du frère aîné et subvenir partiellement aux besoins de ceux-ci : il travaille alors notamment à la mine. Il écrit durant cette période deux recueils de poèmes qu'il détruira.

Convoqué au service militaire, il se déclare objecteur de conscience. Le conseil de guerre de Bruxelles le condamne à une peine d'un an et demi de prison, qu'il purgera à Forest et à Mons. Pendant cette période, sa fiancée se tue dans un accident de la route.

Chassé de l'armée, à sa sortie de prison, il est privé de ses droits civils et politiques : il lui devient impossible de trouver du travail déclaré. Sa situation financière empire. Tout en lisant Kant, Hegel et Marx, il adhère alors au Parti Communiste, où Bob Claessens, Marc Drumaux, Herz Jospa, Jacques Grippa et Roger Garaudy l'enrichiront d'une formation à la fois culturelle et politique. Intégré en 1965 dans l'équipe du quotidien *Le Drapeau Rouge*, il rejoint bientôt l'aile radicale du Parti et s'occupe du secrétariat de rédaction des hebdomadaires *Clarté* et *La Voix communiste*. Atteint d'une affection nerveuse, devenu invalide, il tentera encore sporadiquement, et bénévolement, d'exercer cette fonction jusqu'en 1983.

La mère du poète meurt en février 1970. Le frère aîné est accueilli au centre psychiatrique de Tournai. Jacques Demaude se trouve alors confronté à une totale solitude au foyer, qui sera pourtant atténuée dans les années suivantes par le resserrement de ses liens affectifs avec son père, ce dernier décédant en 1986. En 1978, le poète rencontre Jeanne-Marie Zele, qu'il épousera en 1982. Il commence alors à reconstituer, puis à remanier ses anciens recueils ; à en écrire de nouveaux aussi. Le couple s'installe à Bruxelles, où Jeanne-Marie poursuit sa formation d'artiste plasticienne et commence à créer une œuvre propre, tandis que le poète, fidèle à ses engagements spirituels et sociaux, trouve enfin les ressources nécessaires pour multiplier traductions, études, recensions (il collabore à diverses revues belges et françaises, comme *Sources*, *Le Journal des Poètes*, *Inédit*, *Jalons*, *Parterre verbal*, *Ad veritatem*, *Lectures*,...) et poursuivre son œuvre poétique personnelle où il pratique avec bonheur les poèmes longs comme les poèmes courts, traversés les uns et les autres par un souffle épique et prophétique.

Bibliographie

Poésie :

- ***Licht bin ich***, poèmes 1954-1956, [reconstitués et remaniés en 1979], Bruxelles, Éditions Falaises, 1980.
- ***Les déserts se réjouiront***, poèmes 1958-1960, [reconstitués et remaniés en 1979], Bruxelles, Éditions Falaises, 1981.
- ***La vermine et la gloire***, poèmes 1957-1958, [reconstitués en 1979 et remaniés en 1983-1985], avec des illustrations de Mireille Dabée, Bruxelles, Éditions Falaises, 1986.
- ***Entre le mourir et le naître***, poèmes; Encres de Louis Collet. Amay, L'arbre à paroles, 1990. Coll. *Temps réel*; postface d'Éric Brogniet.
- ***La lumière attendait devant nous***, poème manuscrit sur Lana pur fil, avec une encre originale de Jeanne-Marie Zele, copies limitées à vingt exemplaires hors commerce, Chez l'auteur, 1996.
- ***L'envol d'un soleil***, dix-sept haïkaïs illustrés par Jeanne-Marie Zele, Bruxelles, Éditions Orbes, 1998.

Traductions :

- ***Georg Trakl, Printemps de l'âme et autres poèmes***, présentés et traduits par Jacques Demaude. Édition bilingue. Illustrations de Elza Jacquy. 84 p. Première édition : 1987. Bruxelles : Orbes, 1996.
- ***Friedrich Nietzsche, Dialogues du voyageur***. Choix établi par Paul Van Melle. Texte traduit par Jacques Demaude. La Hulpe : GRIL, 1990.
- ***Georg Heym, Le jour éternel*** (poèmes choisis, présentés et traduits par Jacques Demaude). Édition bilingue. Illustrations de Mireille Dabée. 112 p. Bruxelles : Orbes, 1991.
- ***Friedrich Hölderlin, Trois Élégies***. Édition bilingue. Avec un éloge de R.M. Rilke et une encre originale de J.M. Zele. Tirage sur Conqueror vergé blanc limité à six exemplaires. 64 p. Bruxelles :

Orbes, 1997. (Épuisé). Édition courante sur papier teinté, Bruxelles, Orbes, 1999.

- ***La poésie expressionniste : un cri de vie*** (communication critique suivie d'un choix de poèmes traduits de l'allemand), Namur, Maison de la Poésie, Revue Sources, coll. Poésie des Régions d'Europe, Cahier n° 6, 1989.
- ***Ernst Stadler, Résurrection et autres poèmes***, choisis, présentés et traduits de l'allemand par Jacques Demaude. Edition bilingue. Bruxelles : Falaises, 1984. Réédition 1994.
- ***Georg Trakl, Cinq poèmes***, traduits de l'allemand par Jacques Demaude, et accompagnés de cinq gravures originales de Elza Jacquy, Godelieve Simons, Louis Collet, Marco Magis, Georges Pierron. Tirage des traductions sur chiffon fait main du Moulin de Larroque, à trente exemplaires signés et numérotés, Bruxelles : La Cagouille éditeur, 1986. (Ouvrage d'une grande rareté bibliophilique et épuisé).
- ***Friedrich Hölderlin, À l'espérance et autres poèmes***, présentés et traduits de l'allemand. Avec une encre de Louis Collet. 25 exemplaires sur papier Conqueror vergé. Édition courante sur papier teinté, Bruxelles, Orbes, 1999.
- ***Une rencontre avec Milosz***, éd. hors commerce, Bruxelles : Orbes, 1995.

Nombreuses traductions publiées en revues ou inédites (Heine, Lasker-Schuler, Loerke, Benn, Lichtenstein, Lotz, Auslander, Huchel, Bobrowski, Krolow, Bachmann, Daubler, Morgenstern, Sachs, Kolmar, Brecht, Kaschnitz, Hagelstange, etc.)

Les ouvrages de Jacques Demaude sont pour la plupart édités par ses soins, dans une fabrication artisanale à tirage limité, sauf dans le cas de *Entre le mourir et le naître*. Tout contact avec l'auteur et ses livres peut se faire en lui écrivant : 42/10, avenue Georges Henri, 1200 BRUXELLES.

Texte et analyse

AINSI VA TOUTE CHAIR

I.

*Qui soulève le sable autour de mon errance ?
Un ange, sur la dune, a roué les saisons.
Le noroît vainc son glaive et saccage mes tempes.
Le soleil se refuse aux lames que j'entends.*

*S'il rayonne avec l'ange, une épave mesure
Le mascaret du ciel. Écumes, goémons
Me leurrent. Cormorans, trouez la houle-cible !
L'ange aux ailes d'embruns n'altère qu'un essor.*

*Le nôtre. Aveuglés par l'Étendue et le Nombre,
Nous réfractions l'amour. Je convulse le Temps.
Des oyats rongent ta plénitude avortée.
Sauverai-je l'écueil accessible au Vivant ?*

II.

*Pièges, lutte, naufrage et vrilles de clémence,
Équinoxe ! J'obsède intensément ta mort,
Ton vacarme-vertige. Un tourbillon me voue
À la plage. Le sable exorcise la mer.*

*Je l'effleure, t'invoque et m'acharne. Le soir
Déferle en méprisant foudre et magnificence.
Il insulte le môle où voyage un appel.
Il offense le sel inespéré de l'Être.*

III.

*Nuit. Marée confuse. Une digue brésille.
Je l'arpente. J'atteins son râle de granit.
Le noroît nous sépare. Il corrode mes membres.
Tu sombres. Des remous craignent l'éternité.*

*Qui déchire une épave autour de mon errance?
Je brise toute chair quand l'âme disparaît.
Le Verbe se fera solitude vibrante,
Épreuve, pourriture, indécence du ciel.*

*Nuit. Marée confuse. Une digue tressaute.
Je résiste. Est-ce lame ou promesse d'éveil?
Ton absence culmine et pourtant je présume
Qu'une aube infranchissable affaiblira la mer.*

(*La vermine et la gloire*, pp. 51-53).

Comme toujours chez Demaude, les titres (des poèmes, des recueils) portent une connotation religieuse ou symbolique faisant référence aux Écritures, aux textes des *Psaumes* et des Prophètes de l'*Ancien Testament*. Quelquefois de manière directe, quelquefois de façon plus indirecte, comme dans le cas de ce poème architecturé en trois mouvements, où le poète tutoie son Créateur. C'est de l'Homme qu'il sera question, de son destin d'être vivant et promis à la mort, où le poète parle pour tous, relatant une expérience qui est celle de tous, mais qu'il a pouvoir de mettre en mots et qui dit bien un cheminement (*Ainsi va toute chair*).

Trois mouvements. Le premier et le dernier composés de trois quatrains chacun, tandis que le deuxième est composé de deux quatrains. Le poème est écrit en alexandrins, dont la coupe est traitée de manière non

conventionnelle, avec enjambements, rejets, qui donnent un caractère haletant au poème, mais avec le soubassement d'une cadence bien équilibrée, ample, favorisant l'envol de la vision prophétique.

La conception du prophète, dans l'héritage sémite, perceptible dans les textes de l'*Ancien Testament*, n'est pas la conception grecque : le prophète n'est pas un devin, quelqu'un qui prédit l'avenir. Le prophète, *le nabi*, est quelqu'un qui, inspiré par la parole de Dieu, s'adresse au peuple pour qu'il fasse son examen de conscience, qu'il ne se contente pas de s'installer dans la routine d'une vie sans retour sur elle-même, qui pose des questions et invite chacun à se mettre en chemin. Et comme la réponse n'est pas au bout du chemin, mais le chemin lui-même, il indique une direction, il s'engage le premier pour l'exemple. *La parole prophétique est une parole errante qui fait retour à l'existence originelle d'un mouvement, en s'opposant à tout séjour, toute fixation, à un enracinement qui serait repos* (Maurice Blanchot).

*

I. 1). Le premier mouvement du poème débute par un vers qui est une question, précisément, et une question où sont nommés le sable et l'errance, c'est-à-dire, en référence directe aux textes des prophètes de Galilée ou de Judée, deux termes métaphorisant des catégories comme le Temps (*le sable*) et l'Espace (*l'errance*). C'est-à-dire les deux catégories qui déterminent chaque individu et son destin. Le second vers précise cette inscription du thème du Temps (*a roué les saisons*) et de l'Espace (*sur la dune*). Nous avons de même, par connotation, une nomination plus précise de ces deux catégories, car l'espace dont il est question c'est le désert (la juxtaposition dans ces deux premiers vers du poème des termes *sable* et *dune* le laisse entendre). Or, le désert, c'est le lieu de la prophétie. Et comme le précisait Maurice Blanchot, dans *Le livre à venir*, «*la prophétie n'est pas seulement une parole future. C'est une dimension de la parole qui engage celle-ci dans des rapports avec le temps beaucoup plus importants que la simple découverte de certains événements à venir.*»

(...) *la parole prophétique annonce un impossible avenir, ou fait de l'avenir qu'elle annonce et parce qu'elle l'annonce quelque chose d'impossible, qu'on ne saurait vivre et qui doit bouleverser toutes les données mêmes de l'existence*». Face à l'homme perdu dans le désert, errant en lui-même, un ange. La figure de l'apocalypse, l'incarnation de Dieu, le messenger du Créateur. Un ange dont le glaive *a roué les saisons* pendant que le noroît (ce vent froid et *coupant* du nord-ouest) saccage les tempes du poète. Le glaive de l'ange, le vent coupant, le tourbillon du sable : voici *les lames que le poète entend* et dont le quatrième vers précise bien, par le retrait de l'astre du jour (*Le soleil se refuse*), le caractère d'exil, d'obscurité, de doute dont elles sont la métaphore.

2). Le second quatrain du premier mouvement de ce poème paraît plus obscur à première vue. Néanmoins, par sa position il en est le noyau. Une vision s'y condense : celle de l'union du soleil avec la flamboyance de l'ange (*S'il rayonne avec l'ange, une épave mesure le mascaret du ciel*). Par l'emploi de termes comme *épave, mascaret, écumes, goémons, cormorans, embruns* nous quittons les connotations du désert et sommes, par association d'idée avec le sable, projetés sur un rivage, au bord de la mer. L'homme est exilé sur ce rivage aussi sûrement qu'il était exilé dans le désert, même si pour le dire, le poète peint un tableau, où comme dans le premier quatrain, l'emploi de la troisième personne prédomine (*il rayonne, une épave mesure, l'ange n'altère*). L'emploi de la troisième personne et la description d'une situation ou d'un paysage symbolique dans lesquels l'homme n'occupe pas une position centrale et toute-puissante, mais paraît fragile et subit l'empreinte des éléments, concourt fortement à la nomination du problème spirituel qui hante la pensée du poète. La référence au mascaret du ciel, au va et vient trompeur des écumes et des goémons, à la houle ou aux ailes des embruns montre un mouvement liquide, qui vient se superposer métaphoriquement à la liquidité du temps, à l'écoulement du sable, au mouvement de perte continue qui est celui du destin humain : la transitivité.

3). L'essor altéré qui terminait le second quatrain est d'emblée précisé au premier vers de ce dernier quatrain du premier mouvement : *le nôtre*. Ici, le poète indique sa communauté de destin avec ses frères, les hommes. La souffrance nommée dans les deux premiers quatrains, l'exil dans lequel le locuteur se trouvait projeté, l'angoisse perceptible et exprimée par des termes comme l'errance, le saccage, le coupant, l'illusion, l'altération et la désorientation adjectivent un mouvement ascensionnel contrarié : l'essor. Cet essor est celui de tous les hommes sans distinction. Cloués au sol, jouets de l'illusion : ils sont *aveuglés*, ils ne participent pas à la lumière, ils la *réfractent* comme des miroirs vides. Cette lumière, c'est celle de l'amour, attribut du Divin, qui par ailleurs a créé l'*Étendue* et le *Nombre*, c'est-à-dire les catégories de l'Espace et du Temps. Devant ce constat d'impuissance, celui de l'incapacité de la communauté des hommes à transcender les catégories sensibles pour mieux accueillir l'amour divin, tout à coup, comme le prophète de l'*Ancien Testament*, le poète sort du peuple et assume sa mission, qui, en tant que trait d'union entre Dieu et les hommes, est de souffrir exemplairement et d'ouvrir un chemin : il *convulse le Temps*. Ce chemin de souffrance, assumée cette fois, et non plus subie, comme dans les deux premiers quatrains, est caractérisé par l'avant dernier vers qui décrit la *plénitude avortée* de Dieu, rongée par des oyats (herbes coupantes). *Avortée, rongent, convulse*, le caractère coupant, disent bien cet effort difficile. Et le dernier vers de ce premier mouvement du poème, comme le tout premier, est aussi une question, dans laquelle le poète exprime la mission rédemptrice : *Sauverai-je l'écueil accessible au Vivant ?* L'écueil, c'est-à-dire la pierre affleurant au-dessus des liquidités mouvantes, le socle au milieu de l'impermanence, sur lequel peut-être prendre pied pour un nouvel essor, la table de pierre à laquelle la vie s'accrochera pour ne pas sombrer ; mais aussi, par connotation, l'écueil n'est pas seulement cette pierre dans le désert maritime, c'est aussi l'épreuve, la difficulté que l'on rencontre sur un chemin. La richesse sémantique de ce terme et son utilisation, qui sera répétée, dans un tel contexte, définit parfaitement la question spirituelle du poème.

II. 1). Ce combat spirituel fait l'objet du second mouvement du poème, contracté en deux quatrains où le poète multiplie les rejets presque à chaque vers. Les cadences sont haletantes et le vocabulaire accumule les termes de bataille : *pièges, lutte, naufrage, vrilles, mort, vacarme, vertige, tourbillon, acharne, déferle, foudre, insulte ou offense* disent ce corps à corps du poète avec sa question. Cette bataille culmine, comme souvent chez Demaude, avec l'utilisation d'une paronomase qui aboutit à la presque création d'un mot-valise comme *vacarme-vertige*, procédé qu'il utilise régulièrement au moment de l'expression la plus paroxystique. Dans l'avant-dernier vers de ce second mouvement, le *môle, où voyage un appel*, répond à l'*écueil* cité dans le dernier vers du mouvement précédent. La nuit dans laquelle le poète est plongé en un corps à corps tumultueux, ce soir qui *insulte, qui offense, qui déferle en méprisant* les attributs divins (*la foudre et la magnificence*, caractéristiques du Dieu de l'**Ancien Testament**, ou encore *le sel inespéré de l'Être*, qui fait référence au **Nouveau Testament** - *Vous êtes le sel de la terre*, dit Jésus) est cette nuit obscure de l'âme, si proche de l'épreuve vécue et relatée par Jean de La Croix.

III. 1). Le troisième mouvement, final, du poème débute par deux phrases nominales extrêmement courtes : *Nuit. Marée confuse*, qui rappellent le combat énoncé précédemment. Cette insistance montre toute l'importance de la dramaturgie de l'homme aux prises avec sa condition, son impossible envol. Mais la troisième section de ce premier vers, *Une digue brésil*, rappelle l'*écueil* puis le *môle* des deux sections précédentes, ces socles sur lesquels tenter de prendre appui. Le verbe *brésil*, par sa préciosité, sa rareté, étonne et renforce l'effet recherché. De l'ancien provençal, *brézilh*, ou *sable fin*, il signifie aussi, soit littéralement soit dans un usage technique, *réduire en morceaux, pulvériser*, ou encore, dans une autre acception, *teindre avec du brésil, un bois que l'on réduit en poudre et qui contient des substances colorantes rouges*. On le voit, la riche connotation de ce verbe rare, qui qualifie à la fois l'espace que le poète *arpen*, et qui se trouve défini encore, au second vers de cette section finale, par son *rôle de granit*, mais qui

rappelle aussi les espaces du désert ou de la mer des sections précédentes, montre un effritement, un holocauste même, un feu dévorant qui se saisit de l'homme dans son combat avec l'ange. Le caractère profondément organique, avec la métaphore du sang, le sacrifice, est évident. La suite renforce cet effet : l'homme est séparé de l'homme par le noroît, il se trouve corrodé en ses membres, il sombre. Il meurt. Par rapport aux premier et deuxième mouvements du poème, il y a donc ici une progression dans le propos. Si le premier mouvement fait explicitement référence au désert, à l'*Ancien Testament*; si le second montre le paroxysme d'un corps à corps avec la Mort et se termine par une référence au sel, dont il question dans le *Nouveau Testament*, le troisième et dernier mouvement du poème insiste sur le sacrifice total, sur le sacrifice du sang qui coule, et métaphorise complètement la mort et la résurrection du Messie (messiah, en arabe comme en hébreu, c'est le messager, le proférateur, le prophète).

2). Revient l'épave, revient l'errance au début du second quatrain. Et le poète *brise toute chair quand l'âme disparaît* en ce naufrage. Solidaire désormais du Christ martyrisé, lui aussi, toute chair anéantie, il se fait *solitude vibrante, épreuve, pourriture*, sous un ciel vide, indécant qui rappelle les paroles du Christ : «Mon Père pourquoi m'as-tu abandonné»

3). Le dernier quatrain rappelle, en son premier vers, de manière incantatoire, le premier vers du premier. Mais ici la *digue tressaute*. Une promesse peut-être, plutôt qu'une lame, la Vie plutôt que la Mort pointe dans l'absence même du Rédempteur ressuscité. *Une aube infranchissable affaiblira la mer*. Ce n'est pas une certitude. Aucun combat n'est définitivement gagné. Le chemin est infini sur lequel porter, avec le poète, ses pas.

Choix de textes

LE CHANT DE LA NUIT

*La nuit dépravera la transe des nuées :
ses doutes, ses colères,
sa ténèbre humiliée
envahissent le ciel.*

*Les nuées du monde
aux angoisses vives, obscures,
qui fondent sans répit, ô rumeurs de l'orage,
vers ma présence lumineuse.*

*Aux angoisses vives, obscures,
qui mordent longuement mes tempes, mon regard
mais ne savent qu'à peine, dans l'ombre,
ronger leurs ardeurs de soleil,
leurs prières.*

*Aux angoisses vives, obscures,
qui insultent mes lèvres
pour sillonner leur aube triomphale,
raviner leur silence*

*et dévaster leur paix d'avant claire tempête,
leur promesse d'appel,*

*afin d'y consumer
l'extase qui me tente,*

*désirs de mort aride
et d'innocence noire,*

Jacques DEMAUDE - 18

*désirs de mort aride
fécondés par des râles!*

Kyrie!

*Les nuées du monde aux angoisses vives, obscures, qui, dans l'ombre, ont
lacéré mon corps sans le vaincre et l'aimer;*

*qui désirent mes pas, les souillent, les animent, pour luire tendrement sur
leurs traces vivantes,*

sur les traces vivantes de la nuit,

sur les traces vivantes de MA nuit!

VANITÉ

*Beauté. Scintillement.
Nuit fauve dans mes veines.
Corps broyé de la Grâce
charmant le Devenir.
Le Verbe et le printemps
n'éveillent plus la plaine
où fleurit toute chair.
Le soleil a flétri
les halliers de la Gloire.
Calciné, l'ange-errance
insulte mon visage,
dévaste les vivants.*

*Aujourd'hui, sourdement,
des gibets se raniment;
leur sève a purifié*

*les sarments de l'espoir.
Le destin va brûler
ses forêts loin de l'aube.
L'orgueil, déraciné,
se corrompt dans mon sang.
J'illumine l'autan
qui déchire la terre
et le ciel, en sa plaie,
m'annonce la douleur.*

*Subirai-je la Fin,
l'épreuve radieuse,
l'ascèse-délivrance,
le chant de l'Éternel?
L'herbe morte avilit
mon souffle, ma parole.
Vous me décharnez,
graines de la frayeur!
Pourriture, shéol,
où seront vos défaites
quand la fosse unira
son rêve à mon sommeil?*

DÉCLIN

Quand dévasterons-nous le royaume des cendres?

*Des flammes nous cernaient. L'Amour, grave, a troublé nos sources
d'espérance. Et la géhenne luit dans le sang du Calvaire!*

*Des flammes nous cernaient. Encens, plaies, fournaises. Le vent promet
au ciel des nuits de pureté. Abolir le soleil et son hymne éphémère!*

Jacques DEMAUDE - 20

*Des flammes nous cernaient. Nos fronts s'illuminaient. Pouvions-nous
refuser l'holocauste et la Gloire?*

*Des flammes nous cernaient, nos mains se consumaient. Mort, foyer de la
chair, nous vivions ta victoire!*

Quand dévasterons-nous le royaume des Cendres?

(Licht bin ich)

CONSUMMATUM EST

*Ma nuit s'éteint Un désert dort
Le calme luit comme un remords*

*Les râlements du soir brûlaient dans les suaires
Des ténèbres d'amour embrasaient ma colère*

Une aube prie vers la mort

*Les ronces de l'orgueil imploraient des lueurs
Un rire ensorcelait des calvaires hurleurs*

*Ma nuit s'éteint Un désert dort
Le calme luit comme un remords*

DE PROFUNDIS

*Le soleil éblouit les ronces délétères
qui saignent ton visage et transpercent tes mains
J'aveugle dans mes yeux la douleur des chimères
Les croix de la détresse éclairent nos chemins*

*Du fiel a corrompu tes lèvres mon sourire
La blessure-joyau rutilant sur ton cœur
se ternira Lumière et feu n'ont plus d'empire
sous la terre où l'espoir fertilise l'horreur*

*Les tombes séduiront notre fange inhumaine
Un frémissement d'âme éteindra nos remords
Tes spasmes renaîtront J'attiserai ma peine
Et l'ombre chantera les épines des morts*

LABORAVI IN GEMITU MEO

*Brandons clameurs ferments parmi la plaine éteinte
J'ai voué ton absence aux gerbes de l'été
L'orage a dévasté les moissons de la crainte
L'herbe folle et l'ivraie ont ravi ta clarté*

*Brandons clameurs ferments parmi la plaine éteinte
J'ensemenciais ton corps Tu rêvais ma bonté
L'orage a dévasté les moissons de la crainte
Le grain que tu nourris vivait de cruauté*

*Brandons clameurs ferments parmi la plaine éteinte
Récolterai-je aussi l'ombre et l'impureté
L'orage a dévasté les moissons de la crainte
Ame ton champ devient limon d'éternité*

(Les déserts se réjouiront)

ILLUMINATIONS

I.

Cortèges, fugues du printemps.

L'herbe dévore les sentiers. La colline repose. Mes doigts rêvent d'argile et de souffle et d'éveil. Sous les traces du vent, de l'abîme extirpée, effrayant toute fleur, la pierre m'a frappé.

Je saigne. Où geint l'Esprit? Je lapide ma peine. Des chablis burinés s'élancent vers mon front. Ravages. Cris. Rameaux. À la cime d'un charme, une étincelle atteint les grives du néant.

Buissons fauves, genêts, ensoleillez mes paumes! Tournoyez vers la mort qui lacère le jour...

L'INVITATION AU DÉLIRE

Je bleuis dans la terre.

Une chaleur funeste insulte ma poitrine.

Là-haut, un soleil calcinant laboure des scories.

Qui renonce à la haine?

Fièvre.

Un rêve d'amour crie, enfanté par ma nuit. J'exige qu'en vivant, il affirme son règne. Mais il n'accède qu'au silence...

Joie, joie, leur fragile de la joie!

Si ma peine pouvait se muer en mystère, je la renierais jusqu'au matin.

Pénombre dense. Fièvre.

«Crétin, heureux crétin, tu retournes à la houille et tu mords sa poussière. Tu retournes à la houille...»

Pénombre dense. Moiteur d'entrailles. Fièvre.

«... En mordant sa poussière, calmes-tu la faim du prochain? En polluant ton sang, étanches-tu la soif d'un frère?»

À quel rire vouer toute promesse ardente!

Recueillement. Fièvre.

La pénombre m'étreint.

Je redeviens sueur. Et je prédis mon avenir. M'attendent un calvaire, un corps trop mutilé, des phares charmant la ténèbre et l'aube renonçant à fleurir une vie.

Révélation. Désert. Clameur d'un ordre impur.

Que la pénombre me dévore!
QUE LA PENOMBRE ME DÉVORE!

ET EXULTAVIT...

*Tu me bénis. Caresse et chaume : ta ferveur.
Effluve : mon printemps. J'éclos vers le silence.
Tu lèves parmi l'herbe insoumise au jardin.
Mes yeux courbent la paix fugitive de l'aube.*

Jacques DEMAUDE - 24

*Les pommiers flamment leur extase, leur bonté.
La brise allume peu la terre que j'anime.
Des feuilles rassemblent nos mains. Corolle-cime.
J'impose ton visage et tu veux ma clarté.
Nous embaumons. Quel aigle subtil se dérobe,
Effaçant à plaisir les serpents du chemin?
Exulte si la graine allège ma présence :
L'amour lègue à tes flancs le fruit de la blancheur.*

(La vermine et la gloire)

À la mémoire de Rose Ausländer

*Argile. Avènement
de la graine ignorée.*

*Déhiscence. la soif
régnait sous les ruisseaux.*

*Pluie, essaime les fleurs
furtives d'un miracle.*

*

*Étincelles. Phalène
pieuse du sommeil.*

*Consume son royaume.
Les flambeaux de la Fin
ont éclairé l'essor
tant promis à tes cendres.*

*

*Météores. Tempêtes
boréales. Fragments
incendiaires du monde.
Germes. Spires. Sarments.*

*Je contemple, j'invente
mon accomplissement.*

*

*Géode, figement
bleu-nuit de l'espérance,
recèles-tu parmi
tes prodiges l'éclat
d'un rêve commencé,
une genèse blanche?*

*

*Si l'opale des pentes
m'accable, resplendis!*

*Si la faille indicible
de l'ombre me trahit,
rutilé!*

*Ta puissance
est montagne. Midi.*

*

Jacques DEMAUDE - 26

*Exalte-nous, forêt
fugace de la foudre...*

*Et que ta feuilaison
fulgure sur la mer!*

*L'aube nous a clamé
sa clairière infinie.*

*

*Gestes. Résurrection
des vignes qui nous cernent.*

*Une grive taira
les vendanges, les cieux.*

*Nos grappes rougiront
l'auvent de la ténèbre.*

(Entre le mourir et le naître)

*L'épeautre et le seigle
ont levé dans mon sommeil.
Une aire m'éveille.*

*

*Mon chemin fertile
allume un foyer de meules.
Midi le révèle.*

*

*Le sillon. L'essor.
Un ciel, tison d'alouette.
Le nid consumé.*

(L'envol d'un soleil)

Synthèse

L'art poétique de Jacques Demaude doit beaucoup à sa lecture des textes sacrés, et en particulier à des prophètes de l'*Ancien Testament* comme Ézéchiël ou Isaïe ; mais elle doit aussi beaucoup aux poètes dont ils se sent le frère : Mandelstam, Pasternak, Agrippa d'Aubigné, Hugo, Rimbaud, les expressionnistes allemands, Stadler, Heym, Trakl aussi... Les Écritures et la poésie comme cri de vie dans un monde mortifère, assombri par le meurtre et l'injustice, la violence faite à chacun ; la poésie comme exercice spirituel et comme pratique qui engage l'homme face aux responsabilités dont le Créateur l'a chargé. Poétique et éthique sont ici, avec le questionnement permanent, indissolubles. Si le poète n'a pas, au sens primaire, de message à communiquer - l'intention première est antinomique avec la création d'un poème, le sens se construisant au fur et à mesure de l'élaboration du corpus -, son parcours en poésie et l'exemplarité singulière de sa parole appellent tout de même une communication avec son lecteur, celui-ci trouvant, peut-être, un incitant, à partir de l'émotion créée par le poème, à entamer pour son compte un dialogue ou un chemin. Pour que l'œuvre soit juste, et favorise au mieux ce dialogue, la première responsabilité est du côté du poète, Ronsard l'a écrit mieux que quiconque :

« (...) rien ne peut être bon ni parfait si le commencement ne vient de Dieu. Après tu seras studieux de la lecture des bons poètes, et les apprendras par cœur autant que tu pourras. Tu seras courageux à corriger et limer tes vers, et ne leur pardonneras non plus qu'un bon jardinier à son ente, quand il la voit chargée de branches inutiles ou de bien peu de profit. Tu converseras doucement et honnêtement avec les poètes de ton temps. Tu honoreras les plus vieux comme tes pères, tes pareils comme tes frères, les moindres comme tes enfants, et leur communiqueras tes écrits ; car tu ne dois rien mettre en lumière qui n'ait premièrement été vu et revu de tes amis (...) ». (Cité par Magali Buscarlet,

Jacques Demaude, poète protestant, in : *Ad veritatem*, Revue trimestrielle de réflexion et de théologie protestante, Bruxelles, septembre 1992, n° 35, pp. 42-52.)

Dans l'ensemble de ces recueils publiés, rares sont les moments clairs plus fréquentes sont les fresques douloureuses de la condition humaine, sociale ou spirituelle. Ce, notamment dans les poèmes du début, où s'expriment à la fois, sur le mode de la prophétie, de la révolte et de la souffrance, une âme bouleversée d'images et un être vivant avec empathie la condition des humiliés. *Licht bin ich*, Je suis lumière, place la prise de parole initiale en relation directe avec la figure maternelle, dont on se rappellera l'influence de formation, dans le domaine religieux comme dans celui de la langue allemande - donc de l'accès à la théologie et à la poésie protestantes. Cette prise de parole est lyrique et traite de la beauté comme de la gravité de la vie, mais sans oublier son nécessaire contrepoint : la mort. Le chant de la nuit métaphorise déjà tous les périls sur le chemin emprunté par le poète. Mais il est prêt à l'assumer et son poème se termine sur un éclatant Kyrie! Des poèmes comme *Transfiguration, Prière, Tumulte, Vanité, Holocauste* disent assez le processus que le poète sait devoir subir : celui d'une transmutation douloureuse, où le feu de l'enfer fondra dans son creuset le plomb de sa vie et de sa chair pour en faire de l'or. Un or accordé à celui de la Rédemption. Cette action, souffrance, perte et résurrection est à l'évidence proche du message et de l'exemple christiques. Les quelques poèmes traitant de la Nature, comme *Paysage*, traitent de celle-ci comme d'un espace tourmenté, où la lumière est absente, où la métaphore du Rhin qui coule interminablement symbolise, avec l'impossibilité de l'incarnation, la fuite du Temps et celle des apparences, des «fantômes» que nous sommes. Quelques autres poèmes, *Espérance et amour, Aurore, Illusions* disent que le poète sait aussi reconnaître dans la Nature les beautés de la création divine, leur caractère nécessaire et bon pour l'homme. Les uns et les autres, traitant de ce thème, font sentir combien l'ancienne harmonie est rompue, combien le paradis terrestre est loin, combien l'homme seul est, aujourd'hui, en exil. Ce constat de rupture, de

solitude et de souffrance culmine dans un poème comme *Déclin*, au titre si évocateur, qui annonce l'assumption pleine et entière de ce constat : *Pouvions-nous refuser l'holocauste et la Gloire?*

Dans son deuxième livre de poèmes, *La Vermine et la Gloire*, l'invocation est placée sous le signe rimbaldien de la *Saison en enfer*, et notamment par cet exergue : *Allons! La marche, le fardeau, le désert, l'ennui et la colère* mais aussi de Trakl : *Tu possèdes pieusement le sens des années sombres*. C'est le livre le plus explicitement «expressionniste» de Demaude qui s'exprime dans de très longs et somptueux poèmes en prose, en alexandrins ou en versets, bien architecturés, où le sens du religieux voisine avec la peinture des misères de l'Homme, ses chemins de souffrance, ses inquiétudes spirituelles et sa condition sociale. Cri à la fois de révolte et d'acceptation de cette condition, le poème prophétise dans le désert moderne pour que soient dépassés les antagonismes, et que l'homme sache quel Accomplissement est en train de naître du fond de la douleur :

Ma mémoire franchit la plaie et la sanie, la voix du Fils de l'Homme et l'Accomplissement. Que tout soit vérité, tempête consumée, chemins transfigurés, délivrance et ferveur! J'exècre, je détruis tes chaînes, solitude! Les liens de la douleur rompront au bord du soir .

Tout le livre dit ainsi une historicité où se joue continûment une épreuve : le poète, paraphrasant René Char, pourrait s'exclamer : *La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil*. Il dépeint la condition ouvrière, il parle du Christ, couronné d'épines, renié, humilié et tué, il traite de sa famille et de son milieu, il dit le combat avec l'Ange, il fouille au plus profond de lui-même avec la tenace volonté du constat mais aussi la non moins tenace rage de sa foi. D'une grande richesse métaphorique, d'une non moins grande cohérence symbolique, il relate une mise à l'épreuve.

Cette épreuve, le poète va la vivre dans sa chair. Le volume suivant, *Les déserts se réjouiront*, est dédié à la mémoire de la fiancée disparue et placé sous l'invocation du *Livre de Job*, XVII, 14-16 : Demaude y trouve, pour évoquer son drame et celui de la fiancée morte, des accents à la fois d'une grande noblesse religieuse mais aussi d'une profonde musicalité verlainienne, comme par exemple dans le second poème du volume, *Kyrie* :

*Malaise Amertume
La plaine s'allume
qui mord le néant
Nul soir ne harcèle
ton rire fidèle
ma chair et le vent*

*Le soleil méprise
la rouge hantise
les tisons du ciel
Ton corps-sortilège
soudain sacrilège
s'embrase d'appel*

*Candide brûlante
la mort se lamente
mais l'éternité
ne vit que de cendre
Maudire comprendre
mon austérité*

Les images qui composent l'imaginaire du poète demeurent celles du feu et de la cendre, et toute la série des métaphores secondaires qui leur sont associées (le sang, le soleil, l'obscurité et l'aurore, etc.) tournent sans cesse autour de ces deux astres de la nuit et du jour, associés complètement à la symbolique humaine.

Dans l'épreuve individuelle, parfaitement exprimée dans la première partie du recueil, *Incantations*, le poète vit la condition de tous, du Fils de l'Homme sur le Calvaire, de Job sur son fumier aux proscrits et aux damnés de la terre qui jalonnent toutes les époques, et la sienne, le XX^e siècle, en particulier. Certains vers constatent, comme dans le poème *Vanitas vanitatum*, le caractère inéluctable de l'Épreuve, et vont jusqu'à souligner, notamment dans la seconde et la troisième parties, *Litanies*, puis *Psaumes de la Pénitence*, son caractère nécessaire. La douleur, puis la révolte n'empêchent pas la foi que le poète, comme Job, finit par assumer vis-à-vis de Celui qui lui envoie cette mise à l'épreuve. Il sait la rédemption possible, dans des textes comme *Magnificat* ou encore *Et nunc et semper* : «*Rédemption Toute chair s'alliant à l'éveil à la paix de l'oubli connaîtra le soleil*», écrit-il. Nous avons donc, avec ce deuxième recueil des poèmes de 1958-1960, recomposés et remaniés en 1979, l'expression d'une liturgie intime, frappée au sceau de l'épreuve et de la mort, et dans laquelle le poète subit un passage au feu particulièrement vif, à l'instar du Job de l'*Ancien Testament*.

Entre le mourir et le naître, qui paraît une dizaine d'années plus tard, amorce une transmutation. Ce livre, qui s'ouvre par une belle citation d'Armel Guerne :

... *Mais un jour*
Peut tout changer. Et le vent sera pour ouvrir,
Et la foudre sera pour écrire, et la pluie
Pour exprimer le ciel de toute éternité

déploie des poèmes relativement plus courts que ceux auxquels le poète avait jusqu'alors recours, mais utilise aussi une écriture nominale et des juxtapositions indiquant une recherche de l'essentiel :

Le lys éclos. Le dieu.
Son baiser. L'imminence

*d'un psaume. La senteur,
la grâce pour mon ciel*

Les encres réalisées par Louis Collet pour cette suite de poèmes jouent bien entendu du noir et du blanc, mais aussi de la verticalité : la terre et le soleil, le limon et le ciel, le discontinu et le continu, le linéaire et le circulaire sont présents, dans une grande simplicité et une grande économie de moyens dont le symbolisme est puissant. Elles dialoguent donc parfaitement avec les poèmes de ce livre qui cherche à nous dire, qu'entre *le mourir et le naître*, notre condition humaine est confrontée au choix de l'obscurité et de la mort ou de la lumière et de la vie, mais aussi qu'en subissant l'épreuve de l'obscurité et de la mort, elle peut accéder à une nouvelle vie. Il s'agit donc d'une œuvre de résurrection. La nomination du limon et de la pierre, par exemple, qui rappellent par connotation le tombeau du Christ, est mise en relation avec celle des astres, du ciel, de l'arc-en-ciel, qui indique bien le mouvement ascensionnel du tombeau vers une nouvelle Vie. Une vie d'Alliance. De reconnaissance et de réconciliation :

*Météores. Tempêtes
boréales. Fragments
incendiaries du monde.
Germes. Spires. Sarments.*

*Je contemple, j'invente
mon accomplissement.*

Cette montée vers la lumière, le poète l'assume dans l'un de ses livres les plus récents, au titre si évocateur : *L'envol d'un soleil*. La forme poétique s'y condense encore un peu plus, puisqu'il s'agit ici de dix-sept haï-kaïs, illustrés par Jeanne-Marie Zele. Effectivement, ces éclats lapidaires sont pour le poète le moyen d'utiliser les éléments naturels pour en faire des supports d'un éclair de formulation, et aussi de méditation. Le sol : meules, chaumes, herbe, champ, semence, semailles, terre nouvelle, sont la métaphore d'une germination intérieure, d'une plénitude

qui se manifeste sous le signe du feu et de la lumière. Poète pérégrin traversant, à l'instar du peuple élu, les chemins de l'exil, les déserts ennemis, les solitudes spirituelles, il fait de son intime expérience de la mort, de la perte et de l'angoisse, la voie d'une rédemption. Il sait désormais que des larmes et de ses sueurs de sang, il moudra le grain, il pétrira le pain et pressera le vin des Noces, et que du fond de la noirceur, son poème, sa vie sera cette sente ascendante (...) *et montant, claire offrande/mûrir un soleil*. Les graphismes noirs et blancs, à la manière des calligraphies orientales, de Jeanne-Marie Zele, rendent bien, dans leur manière à la fois non figurative mais sensuelle et symbolique, cette alliance chantée par le poète, cette scansion dépouillée et essentielle, oxymorique, des beautés du monde et des tourments de l'âme.

Dans le plus récent de ses poèmes, *La lumière attendait devant nous*, le poète, retrouvant une écriture lyrique au ton hölderlinien, en un long chant orphique développe la même thématique de la Chute et de la Rédemption, de l'Accomplissement de l'Homme. Ce poème particulièrement émouvant démontre les qualités d'inspiration et de vision prophétique du poète. Après l'éclat lapidaire d'un silence, il retrouve un chant inspiré : le gouffre et l'élévation, le passage (l'Apocalypse) et la révélation y prédominent dans un corpus où les images du solaire et de la lumière prédominent et connotent le Divin :

(...)

*Nous traverserons la lumière ;
elle attendait notre bonheur,
l'errance élevée en louange.
Fête puissante, le soleil.
L'azur, genèse irrécusable !*

Un terme, tout au long de l'œuvre, qualifie le paysage symbolique ou réel de Jacques Demaude : falaise. Il en acquiert force emblématique. Falaise, abîme, ravin, dont les pentes ou les éboulis fascinent - cette descente aux Enfers, ce poids du péché, de la souffrance, mais aussi cette

terreensemencée, ce sol d'où vient et où retourne toute poussière. Falaise, abîme, ravin, dont la crête dit aussi la montée lente et douloureuse, ou au contraire extatique, vers la lumière, vers une *genèse blanche*. Poésie initiatique, gnomique, sans nul doute, dont la forme a été modelée à la pratique des grands poèmes dramatiques d'un Agrippa d'Aubigné, à la brutalité rimbaldienne d'*Une saison en enfer*, à l'hallucinatoire et ésotérique profération des paysages d'un Trakl, entre autres, et dont l'éclat lyrique doit beaucoup à la souffrance. Pour la lire, il y faut mettre beaucoup de silence et ne pas oublier la référence à la biographie du poète, aimantée par cette trilogie : Poésie, Justice, Foi.

Éric BROGNIET